L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 20 SEPTEMBRE 1891.

LA VIEILLE MÈRE.

Devant moi, sur la route provençale qui s'allongeait poudreuse, une vieille trottinait, cassée et sèche, avec une petite figure ratatinée et noire de figue cuite au soleil. A son côté, réglant son pas sur le sien, un petit âne pelé et roux traînait une étroite charrette en bois comme en font les paysannes de la baie pour aller vendre leurs légumes aux marchés. Dans la voiture cahotaient encore des paniers d'osier contenant quelques fruits et un reste de légumes.

Il faisait une chaleur accablante. Le ciel n'était plus qu'une vaste nappe lumineuse azurée et blonde. Les rayons lourds du soleil embrasaient les carrières d'argile, les aspérités aux crêtes rosées des rocs surplombant la côte, et les grands rideaux lointains de peupliers et de chênes liège qui mettaient au bord de l'horizon la frange rousse de leur verdure. Les oliviers semblaient d'argent, avec leur feuillage baigné de cette pleine lumière qu'il renvoyait en reflets adoucis sur les bourseilles courtes d'alentour. Les fourrés, des vergers et des haies hauts, tout dorés dans cette chaleur lumineuse, des bruissements s'envolaient, des frémissements d'élytres, des battements d'ailes, des cris d'insectes et des chants de cigales, strident et monotones, nul vous berçaient en marchant. Et l'on sobrenait à un coin d'ombre entre deux roches, où l'on aurait dormi tout son content.

Le groupe, devant moi, n'en continuait pas moins d'avancer: la paysanne trottinait toujours, sans ralentir son pas de vieille énergique, et l'âne la suivait docilement en secouant de longues oreilles pour se défendre contre les insectes qui l'assaillaient.

Et ils allaient ainsi paisiblement et régulièrement que le petit animal ne soupçonnait que le plus léger tourbillon de cette poussière craquante de la route dans laquelle les sillons des roues demeuraient tracés très nettement.

A un tournant, je vis pourtant la pauvre vieille s'arrêter quelques instants, le regard tourné vers une masse noire de proportions gigantesques qui se profilait à l'horizon, ramassée dans l'éblouissement du soleil de pierres brûlées, dentelées de murailles et de tours lézardées. De l'endroit où j'étais, je ne pouvais pas lire l'expression du regard de la paysanne, mais je comprenais qu'elle devait être bien douce, car elle avait joint les mains spontanément, les serrant à les briser contre sa poitrine étroite; et je voyais son dos, plus courbé, frisonner convulsivement sous son petit fichu dindienne grise. A coup sûr, la vie seule de ce manoir l'impressionnait à ce point. Je songeai à quelqu'un de ces antiques châteaux aux pierres noircies desquels se rattache une légende locale éclose dans cette ardeur de rayons qui chauffe les cerveaux provençaux, et qui se transmet d'une génération à l'autre avec ses affrois de superstition et sa puissance irrésistible.

Le bruit cadencé et lent des roues de la charrette me tira de ma rêverie: le petit âne se remettait en marche derrière sa maîtresse, dont le pas avait repris toute sa régularité.

Bientôt, au coude du chemin découvrit un engagement abri derrière un roc, sous deux énormes oliviers aux branches tordues. Je crus que la vieille allait pouvoirs'en faire une sans s'arrêter; mais non. Elle tira l'âne par la bride jusqu'à un des oliviers, puis elle s'assit posément sur un morceau de roche très bas, croisa ses mains noueuses sur ses genoux remontés et demeura immobile, la face fermée et songeuse entre les barbes rousses de son bonnet.

Je l'eus bientôt rejointe et m'étendis nonchalamment à quelques pas. Je compris tout de suite que je la gênais en que je l'intriguais. Elle me lançait furtivement des regards contraints que je semblais ne pas voir. Il me parut qu'une question lui pesait. Elle fut longtemps avant de se décider, mais à la fin, après m'avoir examiné longuement, elle se risqua, timide:

—Monsieur...

Je m'approchai, décidé à causer: cette femme m'intéressait.

—Vous n'êtes pas un monsieur d'ici, je vous bien ça, soupirait-elle; mais... je vous ai vu quelque part, vous êtes de Paris!...

Sa voix était devenue molle, et, dans le regard ému qu'elle levait sur moi, je lisais une anxiété craintive et tendre qui me reportait à son impression de tout à l'heure devant les pierres écroulées du vieux château.

—Oui, répondis-je: pourquoi tenez-vous à le savoir?

Quand je lui eus fait cette demande, je vis que sa bouche se tordait dans son visage plus noir: une grande ombre passa devant ses yeux, dont les larmes noyèrent les prunelles, et ce fut en murmurant qu'elle bégaya:

—Alors, vous devez connaître ma petite Reine!...

—Reine!.... est-ce votre enfant?....

Elle baissa subitement la tête pour reprendre:

—Oui, Reine, ma fille, ma petite Reine que j'aimais tant!... Ah! mon bon monsieur, si vous saviez!...

Et, dans ce besoin d'expansion des vieilles gens dont la bouche est morte depuis longtemps, tout de suite elle déballa dans une confidence de longue haleine où débordait son cœur; ses paroles, animées d'une chaleur d'éloquence très franche, naïve et touchante, étaient ponctuées d'un sanglot mal réprimé.

—Ma petite Reine!.... Elle est partie, monsieur, voilà longtemps, longtemps, je ne sais plus au juste depuis quand.... des années, assurément.... Je l'aimais tant, moi, monsieur!.... Elle était si gentille!.... un ange du bon Dieu, quoi! avec ses grands cheveux noirs, oh! si noirs, et ses beaux yeux où l'on voyait le ciel, bien sûr.... Et elle m'aimait bien aussi, allez.... Mais on me l'a prise, ma petite Reine.... Elle est partie un jour avec le monsieur de ce château que vous voyez là-bas, et qui depuis est resté désert. Dans les premiers temps, elle m'écrivait. Je ne faisais lire aux voisines.... Reine m'aimait toujours; elle espérait se marier avec celui qui me l'avait enlevée, et elle reviendrait alors, et nous serions tous si heureux!.... Elle me disait ça, mais elle n'est pas revenue, ma petite Reine, monsieur; et depuis tant d'années que je me calcine le sang à l'attendre, à l'espérer, qui sait ce quelle est devenue!... Peut-être bien que le comte—c'est un comte, monsieur—est mort avant d'avoir pu l'épouser et qu'elle n'ose pas revenir, la pauvre petite!... Je me pense qu, voyez-vous, car bien sûr, il l'aurait épousée. Elle était si jolie, portant la toilette comme une de la ville, et si à l'aise dans les belles robes à falbalas tout de satin et de dentelles!.... Elle était un peu coquette, mais, vrai, on lui allait si bien, ces affiquets de dame de la haute volée, que tous les gars de Valjours en étaient amoureux.... jusqu'au fils de Mécolan, le gros vigneron, qui l'avait demandée en mariage.... Et il l'aimait aussi, le pauvre garçon, tant qu'elle a duré dans le canon des mères! Nul ne pourrait le dépeindre. Quelle est la plume assez éloquente pour retracer les émotions contenues dans ces rudes et vaillantes âmes? qui en pénétrera les multiples sensations, si vraies, si vivaces?

Allons! on oublierait chez fils, joie et avenir de ces durs cultivateurs; on l'embrassera, on le tiendra dans ses bras, dans une de ces douces étreintes, et cette folie, ce mirage dureront quelques heures!

Et il faudra de nouveau se quitter, et pour si longtemps!....

Mais aussi quel orgueil pour cette mère, et quelle tranquillité! Son Sepi est au 112e de ligne; il est passé caporal; il est aimé au régiment et ses chefs sont paternels. Il est avec les siens, mange du pain français, sert sa patrie.

Heureux parents, dans leur martyre et leur sacrifice, qui chaque jour se fait si cruellement sentir!.... Ils se font vieux, le travail devient pénible, Sepi le sait, qu'il sait là.... Qu'importe! il est Français: c'est là le gage du bonheur.

O France, France! l'amour que tu as su inspirer au cœur de tous tes enfants, et des Alsaciens en particulier, est donc tellement ancré, tellement au fond de leur cœur, rivé à leur âme, pour les faire braver tout? Ils se moquent bien du bannissement, de la prison, du rapt de leurs terres. Périsse tout, que leur importe!

Cette terre à laquelle tout paysan tient tant, cette terre qui est de lui même pour ainsi dire, qu'il cultive, travaille sans relâche, qu'il arrose de ses sueurs, à laquelle il est attaché par le morceau de pain qu'elle lui ôte, cette terre, il l'abandonne....

Son fils l'exige, ou plutôt lui, le père, car c'est sa volonté de soustraire ce fils au service allemand, c'est lui qui veut voir endosser l'uniforme français à son enfant, le sien, la gloriera, qui a fait la guerre d'Afrique avec Bugeaud!

Il raconte ses campagnes à ses voisins, le brave homme.

—Te souviens-tu de cette admirable charge où les Arabes, dénichés derrière des blocs de lentisques, tombaient comme des moucheS! Il en neigeait, des turbans! Hein! quelle journée! quelle fatigue!

—Mais aussi quelle gloire, quelle fierté quand notre colonel nous a félicités!

Ils oublient, le narrateur et ses voisins, qu'ils étaient sous la terre allemande: ils oublient, ces vaillants cœurs, ces courageux vieux soldats que deux heures les séparaient de la terre française, de celle qu'ils croyaient ne jamais avoir quittée.

Comment l'Alsace habitée par un million et demi de Français pouvait-elle être terre allemande?.... Oh! non! cette énormité réalité ne les hantait pour ainsi dire pas!.... Seule l'absence de Sepi et de tous les autres jeunes gens leur en faisait foi, hélas!

Et son fils porterait le casque de l'ennemi! Jamais, jamais! Le père irait mendier peut-être, car sa confiscation est bien sûre, au bout de son ascétisme. Il le sait, mais il n'hésite pas.

Oh! le noble cœur! oh! les braves gens!....

Et tout le train était bondé de ces mêmes braves gens, des pères de jeunes soldats qui, autrefois, avaient étonné, enthousiasmé l'Europe entière, tirés les larmes des yeux de l'ennemi

III

Arrivé près d'Altkirch, dont la gracieuse église domine un monticule entouré de jolies maisons, le train demeure immobile à la station. Elle s'ouvrait de bavarder, de manger, amusant d'un oui morne le paysage qui semblait fair. Ce petit trajet d'Altkirch à la frontière leur paraissait interminable.

N'arriverait-on jamais?

Et les larmes se faisaient jour goutte à goutte, commençaient à tomber sur leurs joues; elles les essuyaient fortivement, comme honteuses.....

Laisser les couler, ces patriotiques larmes, à contre-cœur!

Puis, les hommes, les aînés, les plus âgés, étaient gagnés par cette trop forte émotion; eux aussi, les bourrés, laissaient percer ces sentiments où se confondaient l'amour de la patrie et celui de la famille.

Et dans une ultime communication, tous ces héros, tous ces martyre du patriotisme firent un muet pacte: tout pour la patrie, tout pour la France

Le train "*Ville-Mulhouse*", dernière station alsacienne avant de franchir la frontière. Une petite gare en briques rouges engourdissiles de vignes folles. Arrêt.

Les douaniers regardent curieusement à travers les portes vitrées, flanqués que cinq ou six gendarmes, dont les casques à pointe étincellent au soleil, argentent mélancoliquement le quai, le fusil en bandoulière. Des lignes louches, qui ne peuvent appartenir qu'à des mouchards, jettent des regards indiscrets dans les voitures, tandis que le commissaire spécial, un carnet à la main, grimpe sur les marchepieds et note soigneusement les noms des voyageurs. Cette petite opération dure assez longtemps.

La cloche a tinté, la vapeur s'échappe et le train s'ébranle lentement. Au loin, on voit déjà se profiler le clocher de Petit Croix. Les têtes émergent de toutes les portières. Que regarde-t-on? Le train roule: on a marché: là bas, au bout du petit pont, se tient un douanier, —un douanier français! Encore quelques tours de roue, et la nouvelle frontière sera passée.....

Enfin, nous arrivons! Un immense cri de: "Vive la France!" jaillit de toutes les poitrines. Il semble que l'on respire plus librement.

Que se passe-t-il donc? La garde de Petit Croix est tout enguirlandée, des drapeaux tricolores neufs flottent joyeusement au vent. Jouhaits! C'est aujourd'hui le 14 juillet. Tout le monde, ce train bondé jusqu'à l'entassement, tout cela veut faire un peu pédérinage à Belfort, le seul coin de cette terre d'Alsace foulé encore par nos soldats!....

La machine a stoppé; ces mots—en français—résonnent comme une musique à nos oreilles: "*Petit Croix! Vite! Vite de la douane. Tout le monde descend!*"

Ils sont tous là, les parents, les amis, les enfants, qui attendaient le train d'Alsace. Tout le long du quai, rangés en ordre serré, se tiennent les délégués de Belfort chargés de nous recevoir, les musiques avec leurs bannières et drapeaux voilés de crêpe. On se jette hors des voitures, et cinq cents voix crient à la fois: "Vive la France! Vive la France! Vive la France!"

Les larmes étreignent les voix, le cœur arrête ses palpitations, l'émotion l'étouffe.

La musique entonne la *Marseillaise*: les sanglots du voyageur courroucé ce fondent dans ceux du peuple qui le reçoit.

Pour un moment, tout est oublié, on est libre, plus de fonts à ses opinions!....

Partout des scènes touchantes; ici, de vieux paysans embrassent leurs fils revêtus de l'uniforme français; là, des enfants, privés de la joie de voir leurs parents par suite de la muraille des passeports, se jettent dans leurs bras avec effusion.

Les douanier regardaient ce spectacle d'un œil pâlotdri.

Quant à la visite des bagages, ah bien! oui, un jour comme celui-là, il n'y fallait pas songer!....

IV

Et maintenant, dernière étape: Belfort!

Et nous, nous nous en allons, nous, les enfants, qui, tout-à-coup, elle était revenue.

Le comte était alors venu habiter avec elle et sa femme ce château qui était resté jusque là abandonné.

Pour les magistrats, il n'était pas douteux que M. de Givres avait quitté Paris pour empêcher qu'on ne vît sa dite et que l'histoire de cette malheureuse ne fût connue, racontée, répétée.

A Blanchéville et à Pierre-Bénite, on n'ignorait pas que le comte considérait comme une honte irréparable l'amour de sa fille pour le parricide Aubert; il avait évidemment eu pour que cette honte, revivant après vingt ans, ne rejaillît sur lui-même.

Dans le château de Givre, du moins le scandale était étouffé.

Et, à coup sûr, voici ce qui était arrivé:

Edimée, dans sa folie, avait surgi devant le comte, elle avait, comme cela lui arrivait souvent, prononcé le nom de son amant, elle avait parlé de son amour.

Alors, dans une explosion de rage, le comte s'était levé, outragé dans son orgueil, et tout ce passé qu'il avait oté oublié et qui se dressait de nouveau devant lui, l'avait exaspéré follement.

Il avait vu rouge, s'était emparé de l'arme, avait pressé la détente.....

Le comte, de l'aveu de tous, était un homme emporté, violent.

Puis, le crime commis, en présence de cet acte monstrueux, le sang-froid lui était revenu. Il avait deviné toute l'horreur de sa situation. Et, résolument, il s'était donné la mort.

L'enquête fut vite close.

M. de Givres portait un grand nom, et les magistrats crurent bon de ne pas dire tout la vérité.

Puisque le crime était expié, ils pouvaient le taire.

On ne fait pas le procès des morts.

A Pierre-Bénite, à Blanchéville, on sait peut-être ce qui s'était réellement passé, mais à Paris on crut à un accident.

M. de Givrys, raconta-t-on, avait, en maniant une arme, blessé mortellement sa fille: fou de douleur, il s'était brûlé la cervelle à côté de son cadavre.

Le Parquet avait délivré le permis d'inhumer.

Solange, vers qui toutes les sympathies se portaient et qui, dans le malheur qui la frappait, N'avait l'expression allégée de la pitié de tous, télégraphia à Georges de Someville de prévenir sa mère à l'heu de Colibri.

Il fallait préparer la pauvre enfant à cette terrible nouvelle.

Mme de Someville accourut et tomba dans les bras de Solange.

Elle s'embrassèrent comme deux sœurs.

Les funérailles du comte et de sa fille se firent au milieu de la consternation générale.

Solange et Mme de Someville marchaient derrière les cercueils.

La comtesse avait retrouvé, dès l'arrivée de la mère de Georges, son énergie morale qui commençait à faiblir dans la solitude où elle se trouvait.

Mme de Someville avait la cruelle expérience des douleurs et des épreuves: elle savait consoler.

La haine qu'elle éprouvait pour son rival disparut devant la mort: du fond du cœur, elle lui pardonna longtemps qu'il fût un criminel.

A la pensée d'Edimée, elle pleura longtemment.

La pauvre innocente, la pauvre éprouvée n'avait trouvé enfin le repos!

Quand le cercueil de la famille de Givres, dans le cimetière de Pierre-Bénite, se ferma sur le dernier du nom et sur sa seule enfant, Mme de Someville et Solange revinrent au château.

Elles marchaient silencieuses.

Il faisait un temps gris et une impression de tristesse profonde était dans la nature.

Elles ne disaient rien.

Dans leurs longs vêtements de deuil, elles allaient comme deux ombres.

Soudain, elles se regardèrent et leurs yeux se comprirent.

Le même sanglot souleva leurs poitrines et le même nom vint expirer sur leurs lèvres tremblantes:

—Colibri!

Comment l'enfant qui avait été si heureuse du retour de sa mère, qui l'entourait de son amour, de ses soins, d'une véritable idolâtrie, comment apprendrait-elle la mort de sa mère?

Au moment du départ, lorsque la comtesse de Givres était venue dans la maison de la rue des Feuillantines pour prendre Edimée pour la main et la conduire chez son père, Colibri, malgré les paroles de Mme de Someville, qui lui avait dit que ce voyage était une chance de salut pour Edimée, Colibri, malgré l'appui de Georges, malgré l'impression d'épouvante bouleversante qui se dégageait de Solange, malgré tout, n'avait pu s'empêcher d'éprouver, lorsque sa mère allait franchir la porte de cette maison qui était pour elle la maison de la quiétude et des caresses douces, une brusque sensation qui lui avait saisi au cœur et dont elle s'était alarmée comme d'un avertissement funeste.

Pendant un instant elle eut l'envie de courir à sa mère, de l'empêcher de monter dans la voiture, de la reprendre dans ses bras de lui dire: "N'y vas pas, maman, reste avec moi!"

Mais ceux qui l'entouraient, et qui étaient si bons et si dévoués, qui ne voulaient que son bonheur, lui criaient tous:

—Il le faut!

Et la comtesse de Givres lui avait dit d'une voix si convaincue: "Fier-rons à moi!" qu'elle avait courbé la tête.

Sa mère était partie.....et elle ne la verrait plus!

Quand Mme de Givres et Mme de Someville revinrent à Paris, après la funèbre cérémonie de Pierre-Bénite, la mère de Georges s'était chargée de la mission de prévenir Colibri de tous les ménagements possibles.

Elle était attendue rue des Feuillantines.

Colibri surtout était impatiente et fébrucuse.

On lui avait dit que sa mère était malade, et elle pensait que Mme de Someville était allée la chercher et qu'elle la ramenait avec elle.

Elle était anxieuse.

Lorsque Mme de Someville parut seule, avec une expression de douleur sur son visage, Colibri resta toute droite, sans un mouvement, sans un mot, sans un geste.

Très pâle, il lui semble que son sang l'abandonnait, qu'elle allait s'anéantir.

Sa tête tourna dans un vertige: elle chercha d'une main tremblante un appui, un soutien.

Georges la reçut dans ses bras.

La jeune fille avait tout deviné.

D'une voix faible, elle murmura:

—Maman! ma pauvre maman!

Puis, elle se redressa comme dans un élan de colère et d'indignation.

—Je n'aurais pas dû l'abandonner, s'écria-t-elle, je n'aurais pas dû la laisser partir!

Mais cette révolte ne fut qu'un éclair.

Sa grande douleur se fondit dans les larmes.

Elle se laissait aller dans les bras de son fiancé, comme dans un refuge de paix, de douceur, de consolation.

Elle pleurait.

Tous les Berlanger, Mme de Someville et Georges, se taisaient, violemment émus.

Pendant de longs jours, Colibri resta courbée sous le coup qui venait de la frapper.

En ses vêtements de deuil, elle était pâle, mélancolique.

Ses yeux n'étaient plus illuminés par la grâce riante; ils étaient assombris par une expression de douleur qui était parfois comme une supplication d'émouvante pitié.

La date de son mariage avec Georges avait été reculée en raison du double malheur qui frappait Mme de Someville et Colibri.

La jeune fille s'absorbait parfois dans une rêverie silencieuse où ses yeux regardaient fixement les choses invisibles que sa pensée évoquait.

On eût dit alors qu'il y avait comme une lutte sourde en elle, et elle palpitait d'émotion comme si, éperdue, elle allait découvrir le secret de sa vie.

Son amour, cependant, n'avait pas faibli.

Elle aimait Georges comme elle l'aimait le jour où elle avait cru mourir en apprenant sa blessure, comme elle l'aimait quand ils s'égaraient tous les deux sous les bois, les mains enlacées, courbés l'un vers l'autre.

Cet amour devait être son salut: c'est par lui qu'elle allait renaître à la jeunesse, à la vie, à l'espérance!

Son premier sourire, encore voilé d'une tristesse infinie, fut pour Georges, et ce sourire passa sur le cœur du jeune homme comme un de ces souffles tièdes qui, à la fin de l'hiver, annoncent le retour du soleil et préparent l'éclosion des fleurs.

Pendant ce temps, où était Hernandès?

Après le drame du château de Givres, il était retourné auprès de Martial Huber et lui avait raconté ce qui venait de se passer.

L'agent conseilla à Hernandès de disparaître au plus tôt.

C'est ce même avis que lui avait donné Solange, songeant à la sécurité d'Hernandès avant même de penser à elle, en présence des cadavres de M. de Givres et d'Edimée.

—Or: va ouvrir une enquête, dit Hubert; des agents peuvent être envoyés ici, et vous n'échapperiez pas à leurs recherches.... Puisque personne ne vous a vu ni reconnu, partez.... Ici, vous serez Paul Aubert; si vous retournez à la Nouvelle-Orléans, vous pourrez n'être que M. de Hernandès.

—Retourner là-bas! s'écria Hernandès, m'en aller avant que j'aie pu enlever au meurtrier le coronail de celle que j'aimais, avant que j'aie assuré le sort de ma fille, avant que je sache comment Mme de Givres résistera à tant d'épreuves—

—Ce n'est plus pour longtemps, maintenant, dit Martial Hubert.... Il faut que vous ne soyez plus là pour que l'oubli se fasse.... Et quand on aura oublié, cette fois, ce sera pour toujours, puisque votre œuvre est terminée, puisque tous ceux qui avaient été la cause de vos souffrances ont été châtiés....

—Hélas! murmura Hernandès en pensant à Edimée, il n'y a pas que les coupables qui soient morts!....

Enfin, il finit par se rendre aux conseils d'Hubert.

(A continuer.)

Wolff's ACME Blacking

EST IMPERMEABLE.
EST LE PLUS BRILLANT.
EST LE PLUS FACILE A APPLIQUER.
EST PAR DE BEAUCOUP LE MEILLEUR.
D'un bon usage pour hommes, femmes et enfants.

Oh, Willie, quand avez-vous mis ce verre rouge à la fenêtre?
Eh bien, Alice, c'est toujours le même vieux verre, mais pour l'a fait peindre en rouge avec le

PIK-RON
TRY IT.
AGENTS WANTED.
Et tout paraît en rouge ainsi!
WOLFF & RANDOLPH, Philadelphie.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 19 septembre 1891

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Jusqu'ici cette semaine.....$1,250,955 00 | $170 509 00
Même temps la semaine dernière.....1,081 224 00 | 169,121 00

Monnaie américaine et étrangère et Billets de Banques.

MONNAIE.—Souverains Victoria, $4 80 à 4 90; 20 marcs, $4 60 à 4 70; 20 francs, $3 80 à $3 90; doublons espagnols, $15 40 à 15 60; doublons mexicains, $15 40 à 15 60; 25 pesetas espagnols, $4 70 à 4 80; 20 pesos, mexicain, $19 40 à 19 60; or mexicain 20 et 10 pesos, 19 à 19 50; or mexicain, dollars neuf, 74 à 75; or mexicain, dollars vieux, 72 à 73; pesos chilien, 72 à 74; argent double allemand, 71 à 72; argent double suisse, 80 à 82; argent anglais, par £, $4 86 à 4 87; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80 à 4 86; billets de la Banque de France, 18 à 19 fr; reischmarks, billets, 23 à 24.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent continue en demande avec un taux stable.

Paiset exceptionnel.....— 88
do A1.....— 87
Prêts sur garanties collatérales.....— 87
Time do do.....— 87
Papier hypothécaire.....— 8
New York, taux de l'argent 3 à 4 0/0
Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 2 p 0/0, comptant 94 13/16. U. S. 4s 129½ en coupon.
Paris—Rentes—95 77½
Argent en lingots (par or fin)—Londres 44 12/16. New York 97½, la Bourse de la Nouvelle-Orléans achète par.

CHANGE.

REISCHMARKS—93¾
Le STERLING est facile
Commercial trois jours.....— 4 77½ à 4 78
Banques—60 jours.....— 4 82
Les FRANCS sont faciles
France commercial (60 jours).....5 27½
Trois de banque (60 jours).....5 30
Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est facile.
Traites de commerce $1 50 d'escompte
Traites de banques 50c d'escompte
Les banques tirent des chèques 50c d'escompte.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

Entre les séances de 11 A. M. et de 1 P. M.
$2 000 Louisiane 4s.....— 87¾

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N.-O. Stock Exchange.

	Valeur	Offre demandée
Banques.	au pair	
American National	100	111 —
Bank of Louisiana	100	110 —
Canal à Banking Co	100	101 —
Citizens	100	170 —
Commercial National	100	75 —
Germania Savings	100	245 —
Hibernia National	100	— —
Louisiana National	100	— —
Metropolitan	100	— —
National Union	100	109¼ —
N. O. National	100	— —
People's	50	— —
Union National	100	— —
Union National	100	130 —
Whitney National	100	— —
Southern National	100	107 110
Traders	—	— —
Compagnies d'assurances.		
Crescent Ins	100	70 —
Firemen's	50	— 50
Louisiana Ins	100	— —
Hibernia Ins	100	— 80
Home Ins	100	— —
Mississippi Ins	50	77 —
Merchants Mutual	100	82 —
Mechanics and Traders	100	— —
New Orleans Ins	50	— 50
New Orleans Ins Co	100	— 80
Son Mutual Ins	100	— —
Louisiana Ins Co	100	104½ 104
Teutonia	100	137 —
Pelican	—	— —
Chemins de fer urbains.		
Carrollton	100	113½ 117
Crescent City	100	80½ 92
Jefferson & Clairborne	50	— —
New Orleans City	100	126 —
Orleans	50	60 70
Ship Channel Street	50	80½ —
Actions diverses.		
C. C. Slaughterhouse	50	57½ 60
Imp Bonded Warehouse	100	— —
Louisiana Oil Refining	100	— —
Consumers' Ice Co	100	— —
Louisiana Ice Man Co	50	— —
Louisiana Ice Man Co	100	— —
N. O. Gas Light Co	100	— 102
N. O. Waterworks Co	100	83 —
N. O. Gas Light & Cokes Co	100	118½ 120
N. O. Cold Storage Co	100	— —
French Opera Association	220	220 250
Sugar Shed Co	100	— —
Louisiana Electric Light Co	100	— —
Standard Fuse & Chem. Co	100	— —
St. Martin Oil Works	—	— —
Standard Fertilizer Co	10	— 10
Jockey Club	100	— —
Comp. T. Edmond	—	— —
M. L. & B. As	—	— —
Edison Elec. Illuminating Co	—	— —
Takahine Ferment Co	—	— —
Rosetta Gravel	100	— —
Varia. Theatre	—	— —
Grunsen P. S. Co	10	— —
Cherokee Iron Mang Co	—	— —
Jackson Brewery	—	— —
Bons d'Etat.		
Louisiana 4's	87¾	88
Louisiana 3's	—	— —
Bons de ville.		
Premiums	156¾	156½
Premium drawn number	—	— —
Warrant number	—	— —
Consolidated 6's	—	— —
Consolidated 6's, Crescenan	101½	— —
Extended 6's, Consol	—	— —
Extended 6's, Consol. Crescenan	106	107
Extended 6's	—	— —
Extended 6's, R. R.	—	— —
Extended 6's, Waterworks	—	— —
Extended 6's, Park	—	— —
City 6 per cent certificates	—	103 —
Consolidated coupons	101	— —
City 5's	99	100 —
City 7's, old	—	— —
City 7's, new	—	— —
City 7's, gold	—	— —
Houston Funding	—	— —
Houston Reg. Ocn	—	— —
Bons divers.		
United States 4's	—	— —
Canal and Clald. St. R. R. mort	—	— —
Jackson R. R. 2d mort. coup	—	— —
Jackson R. R. 2d mort. (abs)	—	— —
Cotton Exchange Stock	—	— —
Produce Exchange Stock	—	— —
Board of Trade Stock	—	— —
Mech. Dealers and Lond. Ex	—	— —
Sugar Exchange	—	— —
Morgan's L. and T. R. R. 1st	—	— —
Morgan's L. and T. R. R. 6's	—	— —
New Orleans Gas Bonds	—	— —
Tex. & Pacific R. R. 1st gold mort	—	— —
Tex. & Pacific R. R. 2d gold mort	—	— —
St Charles Hotel Co. mort	—	— —
Crescent City R.R. 1st	—	— —
Crescent City R.R. new	—	— —
N. O. City Railroad Co. mort	—	— —
Carrollton R.R. Co. mort (1892)	101	— —
N. O. Brewing Association bonds	104½	— —
N. O. Waterworks Co. 1st mort	—	— —
Louisiana Ice Man. Co. 1st mort	—	— —
Louisiana Ice Man. Co. 2d mort	—	— —
Louisiana Ice Man. Co. 3d mort	—	— —
La. Elect. Light Co. 1st mort	—	— —
La. Elec. Light Co. 2d mort	—	— —
Leveo S. Cotton Press mort	—	— —
Elston Land Company bonds	—	— —
Edison Bonds	—	— —
Cotton Exchange 1st mort	—	— —
Certificats et Warrants.		
State Warrants, ordinary, 1885	—	— —
State Warrants, ordinary, 1886	25	— —
State Warrants, ordinary, 1886	—	— —
State Warrants, ordinary, 1887	—	— —
State Warrants, ordinary, 1888	50	— —
Police certificates	—	— —
School certificates	—	— —
City scrip old	—	— —
City scrip, new	—	— —
Jac. Im. cert. on State consols	—	— —
Certificats Audit on verte de l'acte 93 de 1880	—	— —
Unpaid State coupons No 12	—	— —
Unpaid State coupons, prior to No 12	—	— —
State school warrants	—	— —

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont reçues des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NOUVELLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui les ventes suivantes de 500 balles et 500 à arriver.

Le marché est facile.

Les cotons tachés sont de ⅛ à ¼c. plus bas que les cotons blancs.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary	5 15/16 nom	5 15/16 nom
Ordinary	6¼	6¼
Good Ordinary	7 1/16	7 1/16
Low Middling	7⅜	7⅜
Middling	8¼	8¼
Good Middling	8 9/16	8⅝
Middling Fair	9¼	9 9/16
Fair	10⅝ nom	10 11/16 nom

FUTURES

Fermes				
Janvier	8 36 à 8 37,	février	8 46 à 8 48,	
mars	8 57 à 8 58	avril	8 67 à 8 68,	
mai	8 72 à 8 73,	juin	8 87 à 8 88,	
juillet	— à —	août	— à —	
septembre	7 95 nominal,	octobre	7 92 à 7 94	
novembre	8 11 à 8 13,	décembre	8 26 à 8 27.	

Les ventes comprennent 31 100 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à Galveston 8 7/16 à 8½; à Savannah 7⅞; à Charleston 8 ⅛; à Wilmington 8 ⅛; à Norfolk 8 ⅛; à Boston 8 ½; à Baltimore 8 ⅛; à Philadelphie 8 ¾; à Memphis 8 5/16; à Augusta 7⅞.

MARCHE DE NEW-YORK.

SUR PLACE

Facile.
Cotons Middling Gulf à 13 1/16.

FUTURES.

Stables

Janvier 8 62 à 8 63, février 8 75 à 8 77
mars 8 87 à 8 89, avril 9 00 à
mai 9 05 à 9 10, juin 9 18 à 9 19
juillet 9 27 à 9 28, août 9 34 à 9 36,
septembre 9 26 à 9 28, octobre 9 11 à 9 13
novembre 9 26 à 9 28 décembre 9 46 à 9 47.

MOUVEMENT DU COTON.

REQU NET—A la Nouvelle-Orléans depuis le 1er septembre 74,511 balles même temps l'année dernière, 57,032 balles, tous les ports des Etats Unis 317,406 balles, même temps l'année dernière, 371,032 balles.

EXPORTATIONS A LA FRANCE—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 39,314 balles, même temps l'année dernière 30,114 balles; de tous les ports des Etats Unis 102,323 balles, même temps l'année dernière, 149,022 balles.

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 79,993 balles, même temps l'année dernière, 33,751 balles; dans tous les ports des Etats-Unis, 884,941 balles, même temps l'année dernière, 936,352 balles.

MARCHE DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Inactif
Cotes 4⅝ pour le Middling Américain.

FUTURES.

A pente stables

MARCHE DU HAVRE.

SUR PLACE.

Calme et facile
Cotons 64 fr pour le Bon Ordinaire (sur place), 69 fr. pour le Très Ordinaire (sur place), 54 fr pour le Bas (sur place).

FUTURES.

Stables

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange

Vendredi — Beaucoup de vieux, — barils de sucre et 200 barils de mélasse
Recettes 15 boucauts de sucre, barils de sucre et — barils de mélasse.

OPEN KETTLE—Nominal

Choice	—	Nominal
Strictly prime	—	Nominal
Prime	—	— à —
Fully Fair	—	— à —
Good fair	—	— à —
Fair	—	— à —
Good common	3¼	— —
Common	3¼	— —
Inferior	—	— —

CENTRIFUGAL—Stable.

Plantation granulated	—	— —
Off granulated	—	— —
Choice white	—	— —
Off white	—	— —
Gray off white	—	— —
Fancy yellow	—	— —
Choice yellow	—	— —
Prime yellow, new	—	4 3/16 —
Off yellow	—	2 3/16 2¼

MELASSE—Open kettle—Nominal.

Fancy	—	— —
Choice	—	— —
Strictly prime	—	— —
Prime	—	Nominal —
Good fair	—	— —
Fair	—	— —
Good common	—	— —
Common	—	— —
Inferior	—	— —

RIZ

(Au Board of Trade.)

Ventes — Sacs ou brut 200; barils rix droit 704.
Recettes—Sacs riz brut 7,060; barils riz droit —.

RIZ ETALE—Stable.

Head	4¾	4¾
Blanks	3¾	3¾
Good	4¼	4¼
Fair	4¼	4¼

Ordinary	4¼	4¼
Common	3¾	3¾
No 2	2¾	2¾
No 3	2	2¼

RIZ BRUT—Ferme
Cotes de riz br